

Sport et relations raciales

Le cas des sports américains

Alexis Trémoulinas

DANS **REVUE FRANÇAISE DE SOCIOLOGIE** 2008/1 Vol. 49 , PAGES 169 À 196
ÉDITIONS **ÉDITIONS OPHRYS**

ISSN 0035-2969

ISBN 978208012059

DOI 10.3917/rfs.491.0169

Date de mise en ligne : 04/08/2008

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-sociologie-1-2008-1-page-169?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Ophrys.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Sport et relations raciales

Le cas des sports américains*

par Alexis TRÉMOULINAS

RÉSUMÉ

Cet article propose un état de la littérature anglo-saxonne dans le domaine du sport et des relations raciales. La parution récente de trois ouvrages en langue anglaise offre l'occasion de proposer un bilan critique de l'évolution des questions, connaissances et débats théoriques dans un domaine au confluent de la sociologie et de l'histoire sociale mais académiquement peu légitime. Au terme de cette analyse, il ressort que le sport constitue un observatoire particulièrement pertinent de la relégation raciale depuis plus de deux siècles aux États-Unis. En effet, les configurations locales de classe, les appartenances ethniques et religieuses se combinent de manière subtile dans ce domaine et permettent d'envisager un agenda de recherche pertinent à l'intersection des questions raciales et sportives.

La notion de « race » est éminemment controversée en France. Ni réalité biologique pour les sciences dites dures, ni concept pour les sciences humaines, le terme « race » renvoie, dans le contexte français, aux heures sombres de l'Histoire et, pour le spécialiste français des sciences sociales, aux catégorisations datées de la III^e République (Mucchielli, 1998). Or, si l'utilisation du terme race par des scientifiques peut paraître antisociologique (1), reste que les discours des individus sont souvent porteurs de cette notion ou de ses avatars. Si la race n'existe pas en tant que réalité biologique, elle existe dans le discours de nombreux individus, donc dans la réalité sociale. Comment le sociologue peut-il rendre compte d'un tel décalage entre réalité scientifique et existence sociale *de facto* ? Un tel projet est d'autant plus ardu qu'il est potentiellement pollué par une actualité fournie sur la question : controverse sur les statistiques raciales, émeutes de l'automne 2005, constitution du CRAN (2), ou encore propos polémiques d'un détenteur du Prix Nobel (3), entre autres.

* Je tiens à remercier les rapporteurs anonymes et les membres du comité de rédaction pour leurs propositions stimulantes quant à l'amélioration de cet article. Les insuffisances, approximations et éventuelles erreurs restent de ma seule responsabilité.

(1) Parler de race, c'est reconnaître l'existence des races comme fait de la nature conso-

lidée et non comme construction sociale.

(2) Le Conseil représentatif des associations noires (CRAN) a été créé le 26 novembre 2005.

(3) James Watson, ancien prix Nobel de médecine, a tenu des propos racistes le 14 octobre 2007 dans le *Sunday times* (selon lesquels les Noirs seraient moins intelligents).

Qu'on le veuille ou non, la question raciale est bien sur l'agenda des sciences sociales (Fassin et Fassin, 2006). Je propose d'éclairer en partie ce débat à partir de l'analyse critique de la littérature sociologique américaine portant sur le sport. Ce choix ne doit rien au hasard. Le sport constitue en effet une activité populaire, médiatisée, qui met en scène des performances, et où le corps joue un rôle important. De plus, le sport ne constitue pas une arène à l'écart des polémiques publiques sur la race, bien au contraire. Le traitement médiatique d'événements comme le match France/Algérie (4) ou les « dérapages » d'un Georges Frêche (5) et ses suites constituent autant d'indices d'une controverse publique en cours sur ces questions. Cependant, les outils sociologiques pour analyser ces controverses à l'articulation du sport et des questions raciales ne sont guère disponibles en France. Les travaux anglo-saxons analysés ici constituent une base de travail scientifique pour élaborer des pistes de recherche, valables éventuellement en France. En effet, la notion de race constitue un gradient d'analyse heuristique quand elle est employée dans le cadre d'un protocole bien défini. Il s'agit non pas d'analyser un corpus de textes médiatiques pour rendre compte de la polémique publique liant intimement sport et race, mais de voir quelles sont les questions préjudicielles que le sociologue doit poser pour traiter scientifiquement ces questions. L'utilisation du terme race par ces sociologues et historiens de langue anglaise doit donc se comprendre en partant de la distinction *racism/racialism* (Belbahri, 1987). Ce sont les relations raciales telles qu'elles existent dans le monde social par l'investissement de mots dans des discours et des actes qui permettent de justifier un tel usage. Je ne prétends donc pas révolutionner le concept de race ni le transposer tel quel au contexte français, mais montrer en quoi l'analyse du thème « race et sport » peut être stimulante pour la recherche. Cette note critique propose ainsi d'examiner la littérature récente sur ce sujet, particulièrement anglo-saxonne. Cette tâche est d'autant plus urgente qu'à la traduction récente en langue française du célèbre livre d'Allen Guttmann ([1978] 2006) est venue s'ajouter la parution d'ouvrages importants qui viennent donner un nouveau souffle à un champ au ton quelque peu compassé et aux analyses figées (6). Il s'agira d'en dégager un fil conducteur afin de proposer un bilan théorique solide. Je traiterai donc les ouvrages en regard des deux questions suivantes : que nous apprend le sport sur les dynamiques des relations raciales ? Quel agenda pour la recherche peut-on dès lors proposer ? Il s'agit avant tout d'offrir au lecteur français une synthèse critique

(4) Le 6 octobre 2001, lors du match amical de football opposant les équipes de France et d'Algérie, la Marseillaise est sifflée par de nombreux spectateurs et la partie interrompue à la 75^e minute de jeu suite à l'envahissement de la pelouse par certains supporters.

(5) Le 14 novembre 2006, lors d'un conseil d'élus de Montpellier Agglomération, son président, Georges Frêche, fait ce commentaire : « Dans cette équipe, il y a neuf blacks sur onze. La normalité serait qu'il y en ait trois ou quatre. Ce serait le reflet de la société. Mais là, s'il y en

a autant, c'est parce que les blancs sont nuls. J'ai honte pour ce pays. Bientôt, il y aura onze blacks. Quand je vois certaines équipes de foot, ça me fait de la peine. »

(6) Voir, par exemple, Shropshire (1996), livre très narratif dans son propos et directif dans ses recommandations pour améliorer la représentation des Noirs dans l'encadrement du sport professionnel américain. À lire ce livre dix ans après sa sortie, on a du mal à faire la part entre le registre propre à l'analyse scientifique et celui qui correspond à l'action politique.

des dernières avancées scientifiques et de stimuler des recherches innovantes dans le domaine de la sociologie du sport, l'un des moins légitimes académiquement (7).

Les ouvrages analysés sont tous parus en 2007 : *Race, sport and the American dream*, de Earl Smith, *Revolt of the White athlete. Race, media and the emergence of extreme athletes in America* de Kyle Kusz et *Playing with God. Religion and modern sport* de William J. Baker. Après la synthèse critique de trois publications importantes dans le domaine de la sociologie historique (8), nécessaire pour comprendre les origines de la relégation raciale, les livres sont présentés selon un plan qui tient compte des forces et des faiblesses de leurs analyses, et les resituent dans la série des travaux accumulés depuis plusieurs années dans le domaine de la sociologie sportive (9).

L'analyse critique de ces trois livres permet de répondre aux questions précédentes, selon deux directions principales : d'une part, comment le sport constitue un observatoire judicieux de l'histoire de la relégation raciale dans les pays occidentaux (ceux de Smith et Kusz). D'autre part, *Playing with God* montre comment une analyse partant du sport offre des pistes pour nourrir les analyses en termes de stratification (comment la notion de race interagit avec celles de classe, de religion et d'immigration) et comment la nature même du sport – compétition entre égaux – soulève des questions décisives en termes de reconnaissance symbolique des groupes minoritaires et de compétition entre groupes socio-ethniques.

Recompositions de la relégation raciale

La séparation légale en situation coloniale ou (post)-esclavagiste

Partant d'une situation d'apartheid légal, notamment dans le contexte colonial ou esclavagiste, on semble aboutir au début du XXI^e siècle à une situation apparemment renversée : les sportifs de couleur domineraient la plupart des sports et y seraient surreprésentés. L'étude du destin des sportifs noirs américains illustre à merveille les contorsions de la relégation raciale au cours des XIX^e et XX^e siècles. On peut partir d'un constat émis par le père de l'histoire du sport noir : Edward Bancroft Henderson (1939) montre qu'entre la fin de la guerre civile et l'adoption de la ségrégation légale (de 1865 à 1900 environ) les Noirs sont très présents dans les quatre sports suivants : boxe (10), cyclisme, base-ball, course de chevaux (en tant que jockeys).

(7) Pierre Parlebas rappelle que la sociologie du sport apparaît en 35^e position sur 36 spécialités sociologiques en termes de légitimité auprès de la communauté (Parlebas, 1986).

(8) Dans l'ordre : McDevitt (2004), Ross (2004) et Williams (2001).

(9) Cette note critique ne s'interdit pas de mobiliser d'autres ouvrages parus au cours de la

dernière décennie.

(10) Les deux premiers boxeurs américains connus étaient noirs : Bill Richmond et Tom Molineaux. La légende veut que Molineaux ait été affranchi par son maître suite à un combat victorieux qui fit gagner à son propriétaire beaucoup d'argent.

Kenneth Shropshire insiste également sur ces points : par exemple, au Kentucky Derby de 1875, 14 des 15 premiers jockeys étaient noirs (1996, p. 27). D'où les trois questions suivantes : quelle était la situation des sportifs de couleur en régime esclavagiste (et colonial) ? Les prestations des sportifs noirs sont-elles à l'origine d'actions politiques visant à en limiter l'ampleur ? Enfin, ne peut-on parler de cycles sportifs ? Les racistes de tout poil sont en effet prompts à catégoriser les Noirs comme bons coureurs mais piètres nageurs. Que signifie cette présence significative de cyclistes et de jockeys noirs aux États-Unis au XIX^e siècle ?

Ce qui caractérise principalement la situation des sportifs de couleur (ou indigènes) en situation coloniale ou esclavagiste, c'est le régime de l'apartheid. Or, en même temps et de manière discrétionnaire, les sportifs de couleur sont autorisés à concourir de manière relativement précoce au XIX^e siècle, même si leur participation reste étroitement encadrée comme le montre l'exemple de la boxe dans le livre de Patrick F. McDevitt (2004).

McDevitt présente la boxe comme le sport de combat et de contact par excellence, où le corps est montré presque nu devant une foule compacte. Ce spectacle comporte donc potentiellement un risque pour la structure socio-raciale, surtout quand il met aux prises deux boxeurs de couleurs différentes car les mérites comparés des masculinités raciales et de classes sont alors commentés. Entre 1900 et 1920, l'auteur relève que les efforts répétés du gouvernement britannique pour interdire les combats entre boxeurs noirs et blancs se heurtent aux managers et organisateurs, qui exploitent le filon commercial de ces rencontres. Il montre finement comment ces efforts ne concernaient que les échelons supérieurs et médiatisés de la boxe (championnat du monde des poids lourds notamment), et que ces mêmes autorités britanniques laissaient se dérouler des combats « interraciaux » de niveau inférieur, dans tout l'empire (McDevitt, 2004, p. 67). En revanche, la portée médiatique et symbolique des rencontres de boxe du championnat du monde des poids lourds conduisait les autorités politiques à favoriser l'émergence et le maintien de champions blancs et, sinon, d'envisager de limiter la participation des Noirs à cette épreuve. L'annulation de rencontres pour des raisons politiques et racistes est illustrée à merveille par « le cas Jack Johnson ». Jack Johnson est un boxeur noir américain qui vient disputer le championnat du monde à Sidney en 1908 contre un Canadien blanc, Tommy Burns. Pendant les six mois précédant la rencontre, l'Australie se passionne pour cet événement et la question des masculinités noires et blanches afférentes. Johnson l'emporte devant plus de 15 000 spectateurs payants et devient champion du monde. Les journalistes et hommes politiques du monde occidental se pressent alors pour trouver un champion blanc qui terrassera Johnson. On va tirer de sa retraite un ancien champion, Jim Jeffries, qui perd sans coup férir en 1910. Dans les villes du Nord des États-Unis, les Noirs célèbrent la victoire de Johnson et sont attaqués par des Blancs des faubourgs populaires (bilan de ces émeutes raciales : 18 morts et 100 blessés). Dès lors, les films des combats de Johnson sont interdits. Quand, enfin, un concurrent sérieux émerge (l'Anglais Billy Wells), le gouvernement britannique, soumis à de

multiples pressions, s'empresse d'annuler la rencontre (McDevitt, 2004, pp. 77-78). Le cas de Johnson n'est pas seulement exemplaire pour la censure dont ses performances sportives ont été victimes. Sa forte personnalité mérite d'être décrite. Il agaçait au plus haut point. Hâbleur, insolent, courageux, goguenard envers ses adversaires et le public, Johnson n'hésitait pas à haranguer la foule en pleine rencontre et à provoquer les spectateurs qui lui lançaient des quolibets hostiles. Il était au courant des polémiques sur les virilités relatives des Noirs et des Blancs et y ajoutait sa touche de provocation personnelle (11). Tandis qu'un contemporain, Peter Jackson, était perçu comme un « bon » boxeur noir (pour être resté toute sa vie célibataire et n'avoir connu aucune aventure avec une femme blanche), Jack Johnson multipliait de telles incartades amoureuses « interraciales », proprement scandaleuses pour les États-Unis du début du XX^e siècle. Arrêté aux États-Unis en compagnie d'une femme blanche, il doit fuir le pays et perd son titre. La fuite de Johnson, menacé d'emprisonnement, signale le début d'une période (1915-1937) où aucun boxeur noir ne devient champion du monde des poids lourds, principalement à cause de l'obstruction des autorités.

Les réussites de sportifs noirs existent donc dans les premières années du XX^e siècle aux États-Unis mais sont rendues d'autant plus exceptionnelles que les obstructions légales sont multiples. Pour mesurer l'étendue des difficultés rencontrées par ces sportifs particuliers, on peut présenter le cas de Fritz Pollard (Carroll, 2004). Né en 1894, Fritz Pollard est le premier joueur de football américain noir à jouer sur le *Rose Bowl* en 1916. Il dispute son premier match professionnel en 1919. Il n'est « que » le deuxième joueur noir dans le football professionnel, mais surtout il est le premier Noir à occuper une *backfield position* (il était petit, très souple, agile et intelligent). Pour expliquer cette anomalie, John Carroll s'intéresse à ses origines sociales, très particulières pour l'époque. Pollard est issu d'une famille noire de classe moyenne supérieure qui a des standards de réussite scolaire et athlétique très élevés (tous ses frères ont été à l'université comme lui et ont connu une certaine réussite sportive). La famille a grandi à Rogers Park (Nord de Chicago), dans un quartier totalement blanc. Pour Carroll, cette socialisation précoce au monde blanc constitue la clé de son entrée dans le monde sportif professionnel : il a appris à s'entendre avec eux sans mettre de côté ni sa dignité ni sa fierté. Pollard connaît un début de carrière difficile, subissant de nombreuses vexations. L'équipe dans laquelle il évolue (Akron) réalise une saison 1921-1922 très mauvaise : Pollard et Robeson (autre joueur noir) apparaissent alors comme les boucs émissaires aux yeux du public et des dirigeants (12). Pollard, malgré son statut de joueur professionnel, connaît des difficultés financières. Il est mal payé et doit souvent occuper deux emplois :

(11) Il était connu pour envelopper, dans le dessein de provoquer la foule, son pénis de nombreuses gazes pour le rendre plus volumineux lors de la rencontre.

(12) La façon dont ils sont insultés (« *lazy negroes* ») rappelle les accusations racistes qui

ont fait suite à la défaite du Brésil contre l'Uruguay en finale de la coupe du monde en 1950 : le gardien de but et un défenseur noirs de l'équipe du Brésil sont accusés d'avoir précipité la défaite des leurs (voir Leite Lopes et Maresca, 1989).

entraîneur-joueur dans des équipes noires, il joue également dans les deux ligues (blanche et noire). Après la crise de 1929, il réussit à obtenir un prêt pour lancer une entreprise de livraison de charbon puis devient en 1935 entraîneur à plein temps : il dirige une équipe de footballeurs noirs de Harlem (*the Brown Bombers*). Mais Fritz Pollard est connu avant tout comme l'un des premiers militants de l'intégration raciale. Profitant de sa position, il organise en 1922 le *Chicago's all-star interracial game* : l'équipe noire de Pollard, composée d'un mélange de professionnels et de jeunes du *Lincoln Athletic Club* gagne 6 à 0 contre une équipe blanche de bon niveau. Il récidive en 1928 et organise un deuxième *all-star game* dans le South Side de Chicago pour montrer que les Noirs ont le niveau pour le football professionnel et que les matchs se déroulent sans incidents. La biographie de Fritz Pollard par John Carroll est intéressante dans la mesure où elle montre comment des sportifs noirs talentueux ont pu, au prix de multiples sacrifices, évoluer au plus haut niveau. Surtout, les inflexions de sa carrière et le demi-succès de ces deux *all-star interracial games* montrent combien on assiste, à partir du milieu des années 1920, au reflux de l'intégration raciale dans le sport, à la fois pour des raisons économiques (difficultés financières de nombreuses franchises) mais aussi à cause de l'augmentation des tensions raciales (suite à l'émigration des Noirs vers les métropoles du Nord).

Au fondement de la séparation Blancs/Noirs et de la relégation des Noirs dans le domaine sportif se trouve une pensée raciste issue du contexte colonial et esclavagiste qui propose une hiérarchie des aptitudes intellectuelles et physiques. Les stéréotypes raciaux qui inondent le débat public de l'époque peuvent ainsi se classer en deux catégories complémentaires (infantilisation, animalisation) qui correspondent à un principe explicatif évident (naturalisation).

Les sportifs noirs sont depuis deux siècles présentés par les commentateurs comme de grands enfants naïfs et comme des animaux, l'un n'excluant pas l'autre. Le journaliste sportif Grantland Rice qualifiait ainsi en 1935 le boxeur Joe Louis de « *Brown Cobra* » et précisait à son endroit : « Sa vitesse incroyable, c'est la vitesse de la jungle, l'instinctive vitesse de la sauvagerie. » (Miller, 2004, p. 171). Le préjugé est persistant puisque les chroniqueurs sportifs McCallum et Pearson prétendent, dans les années 1970, que les Noirs sont de bons sprinters parce qu'ils ont naturellement le sens du rythme et des jambes ainsi conformées (Miller, 2004, p. 171). Les ouvrages analysés regorgent de ces citations à l'emporte-pièce, même si elles semblent décroître avec le temps (13). Le registre de l'animalisation jouxte sans discontinuer celui de l'infantilisation. Un journaliste du *Cricketer Annual* ne cache pas son émerveillement en 1933 quant aux joueurs noirs de cricket des Caraïbes qu'il décrit comme des joyeux enfants du soleil (McDevitt, 2004, p. 123).

(13) Il faut cependant noter que les saillies verbales d'un Georges Frêche ou d'un Rush Limbaugh (animateur américain et conservateur d'émissions radiodiffusées) restent courantes.

Trois moments de cette racialisation des sportifs noirs doivent être distingués. D'abord, les sportifs noirs, animalisés et racialisés, sont perçus comme inférieurs (jusqu'aux années 1900). Les préjugés racistes sur les boxeurs illustrent à merveille cette période. Selon ces propos, bien qu'inférieur physiquement au Noir, le boxeur blanc peut l'emporter parce qu'il pense plus vite. Mais face au Noir qui a la tête plus solide et qui encaisse mieux les punchs (*sic*), il doit privilégier les coups à l'estomac (McDevitt, 2004, p. 69).

Ensuite, on assiste à la mise en place d'un double standard racial : une même pratique est codée racialement et perçue socialement de manière différente selon la couleur de peau du joueur ou des équipes qui l'emploient (des années 1900 aux années 1960). L'affaire du *bodyline* en cricket illustre à merveille ce point (Williams, 2001 ; McDevitt, 2004). Les Anglais sont défaits à domicile durant l'été 1930 par l'équipe australienne en tournée. Pour laver l'affront, les Anglais envoient en Australie, deux ans après, une équipe sous la houlette du terrible Douglas Jardine. Celui-ci met au point une attaque réglementaire mais peu *fair-play*, le *bodyline* (qui consiste à envoyer une balle de cricket en direction de la gorge ou de la tête du batteur adverse, dans une configuration de jeu telle que ce dernier ne peut que soit esquiver et perdre, soit risquer la blessure grave). Grâce à cette tactique, que les Australiens jugent déloyale, les Anglais remportent leur test-match (et envoient deux Australiens à l'hôpital). Or, durant les cinq décennies suivantes, des équipes représentant les anciennes colonies britanniques (Caraïbes, Inde, Pakistan) utilisent cette technique et la perfectionnent à un tel point qu'elle révolutionne le jeu du cricket (désormais, pour gagner, il faut des lanceurs forts, qui lancent très vite la balle) et la hiérarchie internationale (la Jamaïque bat régulièrement l'Angleterre dans les années 1970 et 1980). Le double standard racial opère à ce niveau : les Anglais se servent de l'attaque du *bodyline* contre les Australiens et s'autoproclament comme de géniaux inventeurs (et les Australiens comme des joueurs sans virilité), mais considèrent les Jamaïcains comme de véritables barbares quand ces derniers s'en servent contre eux. Surtout, quand ces derniers refusent d'abandonner cette tactique pour prouver leur masculinité supérieure (un vrai homme n'a pas peur de la blessure), les instances internationales du cricket (largement dominées par les Anglais et leurs obligés) finissent par réglementer et stipuler que le *bodyline* constitue désormais une tactique non autorisée. McDevitt résume ainsi son argument : tandis qu'à la fin du XIX^e siècle le sport constituait un moyen d'inculquer aux hommes britanniques le flegme de l'aristocrate colon, capable d'accepter sans écart d'humeur sa défaite, à partir de l'entre-deux-guerres, le sport anglais cherchait plutôt à maintenir le *statu quo* (McDevitt, 2004, p. 139).

On peut synthétiser ainsi ces analyses. L'immersion dans la nature des indigènes est donnée pour acquise. C'est par rapport à cet émerveillement critique (14) que doit se comprendre la *muscular christianity* : le rapport de

(14) Au fondement duquel se trouve le romantisme colonial anglais, avec des auteurs comme Carlyle.

l'homme blanc à la nature est à reconquérir au travers d'exercices sportifs civilisés. L'importance pour l'idéologie raciste qui traverse les discours postérieurs se voit dès lors clairement. Les Noirs courent vite parce que c'est naturel, les Indiens sont de bons batteurs au cricket parce qu'ils ont des yeux de panthère. Ils n'ont donc aucun mérite. En revanche, l'athlète blanc qui travaille dur pour reconquérir un rapport dominateur à la nature constitue le paragon de l'homme civilisé.

Ainsi, un troisième moment de la pensée raciste émerge à partir des années 1960. Il institue un double standard racial encore plus subtil, qui stipule que si les sportifs noirs réussissent, ils n'ont aucun mérite, au vu de leur supposées aptitudes naturelles supérieures, tandis que les sportifs blancs ne triomphent que grâce à leur courage et à un travail acharné (Kusz, 2007 ; Smith, 2007). C'est ce troisième moment qu'il s'agit maintenant de présenter.

Stacking et exploitation : l'apport d'Earl Smith

Partant d'une situation aussi dure en termes de ségrégation, jusque dans les années 1960, on peut légitimement poser la question suivante : d'où vient l'intégration des joueurs noirs dans le sport américain ? (15). Est-elle la conséquence logique du mouvement des droits civiques ? La plupart des observateurs ont noté que la fin de la ségrégation a été plus précoce dans le sport que dans les autres domaines (Guttmann, 1995). Il doit donc exister un facteur explicatif supplémentaire, que je propose de discuter maintenant à travers la présentation des trois thèses complémentaires suivantes :

– Pour Patrick Miller, les confrontations Noirs/Blancs durant la ségrégation ont permis de mettre à mal les stéréotypes raciaux : les Noirs ne sont pas des animaux et peuvent pratiquer le sport à haut niveau (Miller, 2004). Markovitz et Hellerman abondent dans le même sens : l'intégration définitive des sportifs noirs a lieu selon eux en 1966. Cette année-là, lors de la finale universitaire de basket-ball, l'équipe de l'université du Kentucky (composée uniquement de joueurs blancs et donnée favorite) est battue à la surprise générale par l'équipe de Texas Western University composée, au coup d'envoi, de joueurs tous noirs (Markovitz et Hellerman, 2001, p. 129). Dès lors, la portée de cet événement symbolique conduit à légitimer la déségrégation.

– Pour Michael Lomax, la fin de la séparation raciale dans le sport professionnel découle avant tout de l'obstination des joueurs noirs, particulièrement ceux qui reviennent de guerre (Seconde Guerre mondiale et guerre de Corée). Mais l'article de Michael Lomax suggère une autre piste encore. Il s'intéresse aux *spring training* (stages de préparation d'avant-saison) des équipes de base-ball dans le Sud des États-Unis dans l'immédiat après Seconde Guerre

(15) Dont il faut rappeler la chronologie : en 1946, les *Los Angeles Rams* (football) recrutent Kenny Washington et Woody Strode, les premiers joueurs noirs ; en 1947, les *Brooklyn*

Dodgers (base-ball) font de même avec Jackie Robinson ; en 1950, Edward Cooper intègre l'équipe des *Boston Celtics* (basket-ball).

mondiale. De 1946 à 1961, de nombreux faits confirment que les joueurs noirs et latinos de ces équipes du Nord venues se préparer dans le Sud, notamment en Floride, subissent une expérience de discrimination (16). Séparés de leurs partenaires blancs durant les repas et les activités de loisirs (plage, golf), ils doivent souvent dormir dans d'autres hôtels que leurs coéquipiers. Lomax note cependant que durant la pré-saison 1948-1949 apparaît un assouplissement de ces règles en Floride, car Jackie Robinson déclenche une affluente inédite de spectateurs. La volonté des propriétaires de franchises sportives de maximiser leur profit entre alors en conflit avec les autorités politiques locales qui veulent conserver la séparation raciale (Lomax, 2004).

– Se pose ainsi la question de la rentabilité financière, ultime argument pour rendre compte de l'intégration. Si les joueurs noirs ont pu intégrer le sport professionnel, c'est parce que les entrepreneurs dans le domaine du sport y trouvaient leur intérêt. Or, l'organisation sportive aux États-Unis, fondée sur le système des ligues fermées dans lesquelles évoluent des franchises dirigées par des entrepreneurs sportifs, favorise cette logique commerciale.

Cette analyse de l'intégration des Noirs dans le sport professionnel de haut niveau permet d'envisager les développements néo-marxistes sur la sociologie du sport. Il existe depuis fort longtemps une série d'analyse se situant dans le sillage de l'école de Francfort. Leur principale critique : le sport empêcherait la révolution en canalisant les pulsions sexuelles (voir, pour le cas du football européen, Brohm et Perelman, 2006). Allen Guttmann (1995) se situe en partie dans cette lignée, mais la qualité de son analyse, fondée sur des données incontestables, permet d'envisager d'une nouvelle manière les avatars de la relégation des sportifs noirs dans le contexte américain. Cet auteur propose la synthèse suivante : le sport constituerait un élément de la relégation raciale des Américains noirs. Dans un premier temps (1850-1945), les Noirs sont ségrégués. Il existe des ligues de base-ball, de basket-ball et de football américain qui sont racialement séparées (par exemple, la *Negro national league* de base-ball est créée en 1920). Le deuxième temps (1956-1980) consiste en l'intégration précoce des sportifs noirs dans les ligues professionnelles blanches. Cette intégration s'avère précoce, relativement à la déségrégation qui n'est obtenue que vingt ans plus tard. Guttmann l'explique par la Seconde Guerre mondiale, où les soldats noirs ont gagné leurs galons de virilité. Néanmoins, cette phase d'intégration-déségrégation aboutit à un troisième moment (depuis 1980) : la surreprésentation des Noirs dans les trois sports américains emblématiques. Or, cette surreprésentation masque la relégation de masse dont souffre aujourd'hui la communauté noire : quelques réussites individuelles masquent les désillusions de la masse des pratiquants. La médiatisation à outrance de ces superstars (Florence Griffith, Magic Johnson, Michael Jordan) conduit massivement les jeunes noirs du ghetto à

(16) Que connaissent également les sportifs noirs des autres disciplines. Par exemple, les joueurs de football Jay Mayo Williams et

Pollard sont à l'hôtel Green Bay quand ils sont alpagués par la direction et escortés dehors (en plein repas).

s'engager dans la carrière sportive et donc à entreprendre une carrière universitaire (condition *sine qua non* aux États-Unis pour passer professionnel). Or, les trois quarts de ces jeunes Noirs n'obtiennent pas leur diplôme de licence et seuls 1 % d'entre-eux passent professionnels (17). Les chances d'un étudiant en droit d'intégrer la Cour suprême sont supérieures à celles de son collègue sportif de passer professionnel, avec des chances de reconversion inégales. Le sport retrouve sa dimension raciale de relégation, sous d'autres formes.

S'intéressant à la relégation sportive des Noirs, certains auteurs sont passés du niveau macrosociologique (la relégation systémique des Noirs passe paradoxalement par une surreprésentation médiatique sportive) au niveau micro-sociologique. Et à l'échelle des ligues, de l'entreprise sportive (franchise), ou du terrain, on note une concentration des sportifs noirs dans des positions subordonnées (définition du *stacking*). Les chiffres s'accumulent pour arriver au fait social suivant : les Noirs, malgré leurs compétences sportives, ne sont que très peu représentés dans certaines positions stratégiques sur le terrain (positions de décision, comme le *quarterback* au football américain ou le *pitcher* en base-ball), ou encore dans l'encadrement sportif et managérial (journalisme sportif, agents de joueurs, organisateurs d'événements).

Les faits, à cet égard, sont précis et concordants. Earl Smith s'appuie sur ces derniers pour proposer une analyse stimulante de la relégation des sportifs noirs dans le sport américain contemporain. Earl Smith, professeur à l'université de Wake Forest (Caroline du Nord), propose dans son dernier livre, *Race, sport and the American dream*, un tableau d'ensemble de la situation des sportifs noirs américains à partir du cas du sport universitaire. Synthétisant cinq années de recherches menées par son équipe, ce livre constitue sans aucun doute l'un des apports majeurs de la sociologie du sport du début du XXI^e siècle.

Earl Smith reprend des résultats classiques en termes de *stacking* et les actualise en ce qui concerne l'encadrement dans le sport universitaire. Les données sont saisissantes et rien ne semble avoir changé en dix ans. Alors que les Noirs représentent, en 2006, respectivement 78 % des joueurs en basket-ball professionnel, 69 % en football américain, 17 % en soccer, 8,5 % en base-ball et 0,5 % en hockey sur glace, ils n'occupent que des positions marginales dans l'encadrement sportif (toujours moins de 5 %). Dans le cas universitaire, seuls 5 % des entraîneurs sont des Noirs. Le cas le plus emblématique reste celui du basketteur Kareem Abdul-Jabbar, se retrouvant sans proposition d'encadrement sportif en 1989 lors de l'arrêt de sa fabuleuse

(17) Les chiffres proposés par Earl Smith sur le recrutement des joueurs universitaires sont à cet égard éloquent. Le *draft* est l'opération annuelle au cours de laquelle les équipes professionnelles recrutent les meilleurs joueurs des ligues universitaires selon un ordre inversé : ainsi les moins bonnes équipes peuvent recruter les meilleurs jeunes joueurs ou « *rookies* ». Sur 1 805 joueurs recrutés entre 1982 et 2006 par les

franchises de la NFL (football), on constate que 53 équipes universitaires (32 % des équipes) ont eu un seul joueur *drafté* (c'est-à-dire recruté) en vingt-deux ans et que 118 équipes (72 %) en ont eu 10 ou moins ! Les chiffres sont similaires pour le basket-ball : sur 647 joueurs *draftés* entre 1980 et 2006, on compte 58 équipes (39 %) ayant eu un seul joueur recruté et 112 (76 %) qui en ont eu 5 ou moins ! (Smith, 2007, pp. 110-111).

carrière et malgré ses offres de service répétées, tandis qu'un basketteur de niveau similaire, Larry Bird, s'est vu proposé une position de cadre chez les *Indian Pacers* (Smith, 2007, p. 6). Cette description analytique au niveau de l'encadrement se prolonge par une description des postes occupés par ces coaches afro-américains : on leur confie souvent des équipes de bas de tableau (18), après que plusieurs coaches blancs ont décliné l'offre, et ils se voient licenciés plus rapidement que leurs collègues blancs en cas de mauvais résultats, alors qu'en moyenne, toutes choses égales par ailleurs, leurs équipes obtiennent des performances similaires voire supérieures (Smith, 2007, pp. 184-186). L'apport du livre consiste en une explication convaincante de cet état de fait persistant. Trois arguments se complètent ici : d'abord, la discrimination raciste fondée sur la croyance partagée que les Noirs ne savent pas diriger et que seuls les Blancs peuvent être des managers valables ; ensuite, la nature consanguine des directions sportives dans les franchises et les établissements sportifs (les cas où le fils du directeur sportif, du manager ou de l'entraîneur le remplace sont légion) (Smith, 2007, p. 31). Enfin, Smith reprend à son compte le concept d'« homme marginal » forgé par Park et l'analyse de Merton relative à la déviance pour montrer comment les Noirs américains participent de la culture légitime mais sont toujours considérés comme des marginaux : autorisés à concourir en tant que bêtes de course mais pas à participer en tant qu'individus légitimes. C'est pourquoi la surreprésentation numérique des Noirs dans certains sports peut très bien coexister avec l'absence de pouvoir de décision (Smith, 2007, pp. 42-43).

Earl Smith va plus loin et propose une interprétation en termes d'exploitation économique. Mais comment peut-on dire (p. 58) que des athlètes payés vingt millions de dollars par an sont exploités ? (19). D'abord, on peut rappeler que, pour la pensée marxiste classique, plus on est payé, plus on est exploité (20). Ensuite, l'auteur reprend à son compte l'analyse d'Erik Olin Wright concernant la nature de l'exploitation dans les sociétés capitalistes contemporaines. Wright montre comment la logique du système veut qu'une fois l'exploitation terminée (il n'y a plus de survaleur supplémentaire à extorquer), le travailleur est abandonné à son sort et placé à l'écart du processus de production qui continue désormais sans lui.

Smith illustre cette thèse à partir du cas des sportifs universitaires noirs. Ces derniers constituent selon l'auteur une population particulièrement exploitée. Il note qu'en moyenne, dans les universités américaines, aucun

(18) Les seules exceptions sont Bill Russel (*Boston Celtics*), Arthur Ashe (équipe américaine de coupe Davis) et Tyrone Willingham (*Notre Dame*).

(19) Pour donner une idée des revenus que génèrent les contrats sportifs et publicitaires, voici les flux annuels en argent reçus par les plus grands sportifs en 2006 : Tiger Woods (85 M\$), Michael Schumacher (60 M\$), Oscar de la Hoya (38 M\$), Shaquille O'Neal (33,4 M\$), David Beckham (32,5 M\$), Alex Rodriguez (27,5 M\$).

(20) La femme de ménage sans papier est paradoxalement moins exploitée que le footballeur malien gagnant un million d'euros par an dans un grand club (Combemale, 2006). Par exemple, le basketteur Michael Jordan signe en 1984 un contrat de cinq ans avec l'équipementier Nike pour 2,5 millions de dollars, alors qu'il est encore joueur dans le championnat universitaire. Mais Nike gagne plus de 160 millions de dollars, dès la première année, avec la vente des chaussures siglées « Air Jordan » (Andrews, 2006).

segment racial de la population étudiante ne concentre plus de la moitié de son effectif dans une activité (musique, art, philanthropie). La seule exception provient des étudiants noirs : plus de 50 % d'entre eux sont des athlètes universitaires (Smith, 2007, p. 97). Pour Smith, les étudiants noirs américains partagent les mêmes caractéristiques structurales que les coolies chinois des XIX^e et XX^e siècles : origines très pauvres, illettrisme prononcé, recrutement par des intermédiaires peu scrupuleux qui font miroiter à la famille proche des mirages de réussite économique, vie recluse et séparée du reste de la population, et, quand vient la fin du contrat, ils sont abandonnés, sans possibilité de reconversion (pp. 108-109). Ces athlètes n'ont qu'un statut d'étudiants. Ils connaissent des taux de réussite aux diplômes largement inférieurs à la moyenne, pour deux raisons principales. D'une part, ils sont sélectionnés exclusivement sur des critères d'aptitude physique. C'est pourquoi un nombre très important d'entre eux ne sait ni lire ni écrire. Trois cas médiatiques ont défrayé la chronique dans les années 1990 : Deter Manley (Oklahoma), James Brook (Auburn) et Kevin Ross (Creighton). Ce dernier a été montré sur une photo où il siège sur un banc d'écolier dans une classe de primaire à Chicago où il apprend à lire, après l'échec de sa carrière sportive universitaire. D'autre part, ces étudiants sont très mal suivis d'un point de vue scolaire. Ils sont invités à vivre en vase clos, à l'écart de la vie étudiante et intellectuelle. Smith montre comment cette discrimination dont sont victimes les athlètes-étudiants noirs provient avant tout d'un système pervers dès l'origine (Bernstein, 2001) : les quelques équipes dirigées par des entraîneurs noirs connaissent des travers similaires en termes de très faible réussite des étudiants sportifs noirs. Cette belle analyse permet ainsi de comprendre comment le racisme peut demeurer, sans intention raciste manifeste.

Le livre décrit le fonctionnement hautement capitalistique du sport universitaire états-unien. Ce système a connu des changements profonds en trente ans : son emboîtement dans des logiques commerciales et médiatiques (21) qui le dirigent désormais, son internationalisation croissante, tant au niveau du recrutement – le palmarès de nombreuses compétitions athlétiques universitaires américaines est souvent constitué uniquement d'« étudiants » de nationalités étrangères, engagés pour leurs talents sportifs – que des lieux d'accueil – développement des rencontres prestigieuses en Angleterre ou au Japon. Dans ce dernier cas, il s'agit d'une volonté des dirigeants sportifs de développer leur marché en ayant recours à de la promotion vivante. Par exemple, en 1992, les universités de Wisconsin et de Michigan State, pourtant distantes de quelques heures en bus l'une de l'autre, ont disputé un match de football à Tokyo, pour promouvoir leur image de marque et pénétrer sur un marché prometteur. Surtout, les contrats médiatiques sont tellement lucratifs que la télévision est en mesure de dicter ses choix en matière de calendrier

(21) Par exemple, les déplacements des nombreux membres de ces équipes universitaires conduisent les universités à nouer des partenariats commerciaux avec des compagnies aériennes, hôtelières, de restauration, voire de

cinéma (avant le match les joueurs doivent aller voir tel film puis se restaurer dans tel restaurant !). Earl Smith estime à 40 000 \$ le coût de chaque déplacement d'une équipe universitaire.

sportif aux universités et, partant, c'est tout le calendrier universitaire qui se trouve aménagé en fonction de ses critères (déplacement des examens).

Earl Smith montre ensuite comment, derrière le *stacking* au niveau de l'encadrement, se cache une relation systémique entre la société civile noire américaine et ce qu'il appelle le « système industrialo-sportif ». Si le recours à la métaphore des systèmes-mondes n'est guère heureux (22), l'analyse a le mérite de décrire finement les réussites sportives des Noirs américains en termes de choix initiaux, encouragés par les parents. Reprenant la thèse de Harry Edwards (1973), Earl Smith montre de manière convaincante pourquoi le sport apparaît comme la seule possibilité de s'affranchir de sa condition de Noir du ghetto. Pour cela, il propose une analyse des camps de vacances à l'université et la façon dont les parents envisagent différemment le futur de leurs enfants selon qu'ils sont Noirs ou Blancs (les enfants noirs participent aux ateliers sport, les enfants blancs et asiatiques aux ateliers d'éveil intellectuel ; Smith, 2007, p. 209). Surtout, Smith essaie de comprendre pourquoi les jeunes noirs américains ne sont pas plus attirés par d'autres carrières alors qu'elles sont possibles. En effet, le recensement de 2000 révèle qu'il n'y a aux États-Unis que 1 400 sportifs noirs professionnels, alors qu'il y a 31 000 médecins noirs, 33 000 avocats noirs, 5 000 dentistes noirs et 31 000 enseignants noirs. Ces chiffres suggèrent donc qu'il y a plus de chances (de « places ») pour un Américain noir de devenir médecin ou enseignant que basketteur professionnel. Smith propose deux solutions complémentaires à ce décalage entre les possibilités qui affectent ces carrières et les espérances des jeunes Noirs déshérités. D'une part, il rappelle que les médias américains ne présentent que trois figures du Noir américain : le comique, le sportif et le criminel (Glassner, 2000). D'autre part, et c'est l'apport spécifique de Smith, il raisonne en termes d'opportunités socio-économiques : alors que, dans les années 1950, un sportif professionnel gagnait *moins* que le salaire médian américain, aujourd'hui il le dépasse largement. Un entraîneur universitaire gagne souvent vingt fois plus qu'un professeur de rang A de la même université (Smith, 2007, p. 117). Surtout, le choix pour les enfants noirs du ghetto n'est pas entre devenir avocat d'affaires et sportif professionnel, mais entre devenir ouvrier et sportif, dans un contexte où la famille ouvrière américaine moyenne a vu son pouvoir d'achat s'effondrer (pp. 210-211).

Enfin, Earl Smith démonte dans un chapitre court, incisif et roboratif, l'argument génétique. Ce dernier consiste en la supériorité génétique physique des Noirs (corrélée, bien sûr, à leur infériorité génétique intellectuelle supposée). D'emblée, Smith récuse les prénotions et demande pourquoi le système des opportunités socio-économiques conduit à une production importante de sportifs noirs en athlétisme et en basket et à une très faible en natation ou en ski. Il rejette clairement l'argument génétique : « Les structures génétiques n'ont que très peu, ou aucun, pouvoir explicatif quant au succès différentiel des athlètes noirs américains. » (p. 29). Outre les nombreux athlètes

(22) La relation cœur-périphérie aurait dû être appliquée dans un cadre mondial plus systématique (transferts de joueurs, équipes de mercenaires).

blancs en situation de réussite sportive, Earl Smith mobilise un exemple intéressant, celui des sherpas, pour montrer comment une population dans son ensemble peut voir ses capacités physiques modelées socialement (pp. 63-64). Reste une incertitude dans le travail de Smith : il demeure ambigu quant au crédit qu'il accorde à l'argument de la sélection naturelle. Ce dernier consiste à présenter la population noire américaine comme supérieure physiquement d'un point de vue génétique parce que sursélectionnée au travers des épreuves physiques de la déportation et de l'esclavage. Au-delà de la nature fallacieuse de l'argument génétique, tant du point de vue des sciences sociales que du vivant, Smith insiste sur le fait que cet argument produit un dénigrement systématique du travail acharné des athlètes noirs à la base de leur réussite sportive (23). Il s'agit du dernier avatar du double standard racial évoqué précédemment : « La théorie de la supériorité génétique qui est agitée ici et là n'est que la dernière version des préjugés selon lesquels l'athlète noir américain n'est que muscle et n'a pas de cerveau. » (p. 46). Le racisme insidieux consiste à se demander pourquoi certains athlètes noirs réussissent dans des activités sportives précises, jamais de se demander pourquoi les Suédois excellent au lancer de javelot et les Canadiens au hockey sur glace (p. 56). Trois raisons l'amènent à rejeter l'argument génétique (p. 63) :

– cet argument fait croire que la race est une réalité biologique alors qu'elle est une construction sociale,

– il repose également sur le fait que les groupes raciaux sont purs alors que toute l'histoire de l'humanité est faite de migrations, de colonisations et de mélanges entre populations (la mondialisation accroissant certainement ce processus),

– cette théorie ignore les variations internes à chaque groupe. La variance intragroupe en termes de performance sportive est supérieure à la variance intergroupes (24).

Smith a cette belle formule pour résumer son propos : « Il est impossible d'être un athlète naturel. » (p. 65). Le principal mérite d'Earl Smith est de revenir aux fondements durkheimiens de la sociologie : se départir des prénotions, bâtir des concepts pour proposer une description analytique de la réalité et des mécanismes explicatifs afférents. Le sens commun part de l'observation des nombreux sportifs à la peau sombre pour dériver une théorie des avantages comparatifs (il y a beaucoup de Noirs en équipe de France de football, preuve que les Noirs sont meilleurs en sport). Or, on ne prend jamais la surreprésentation des hommes blancs dans les positions intellectuelles, de pouvoir politique ou de direction économique comme les preuves de leur

(23) Présent, par exemple, dans ces propos tenus en 1989 par Ted Williams (joueur de baseball dans l'équipe des *Red Sox*) par rapport à sa propre réussite : « Les gens parlent de mes réflexes et de mon regard comme les principales raisons de mon succès. Foutaises ! Vous savez comment j'ai appris à frapper la balle ? En pratiquant, bon Dieu. Pratiquer, pratiquer, pratiquer,

pratiquer ! » Quant à un collègue afro-américain : « C'est un grand athlète. Il bouge bien et sait courir. Et ça vient du ciel. Vous n'avez pas à le travailler parce que c'est déjà là. » (Smith, 2007).

(24) Le problème est qu'ici Earl Smith cite de nombreux scientifiques soutenant cette proposition, sans mobiliser aucun renvoi bibliographique.

supériorité intellectuelle, argument qui serait tout aussi faux (p. 69). Surtout, de telles analyses sont à courtes vues, aux sens propre et figuré, en ce qu'elles ne voient pas les processus de sélection de ces joueurs, et le système d'opportunités socio-économiques à l'origine des prises de décision par les individus (Beaud et Noiriel, 1990).

Le livre d'Earl Smith propose donc une analyse stimulante des avatars de l'exploitation économique des sportifs noirs. Il démontre qu'une analyse néomarxiste peut se révéler convaincante, pour autant qu'elle repose sur un vrai travail d'enquête (ici sur le système sportif universitaire américain). Ces qualités sont en revanche absentes du livre de Kyle Kusz, grevé par l'idéologie.

Une révolte de l'athlète blanc ?

Au-delà de la recomposition de la relégation raciale précédemment décrite, Kyle Kusz propose d'aller plus loin dans un livre au ton polémique, *Revolt of the white athlete. Race, media and the emergence of extreme athletes in America*.

Son argument est le suivant. Face à la domination croissante des principaux sports américains par des athlètes noirs, on assisterait à un retour de bâton, qu'il appelle « révolte de l'athlète blanc ». Cette révolte est avant tout médiatique. L'auteur montre comment la mise en scène systématique par les différents médias des réussites de sportifs blancs ou de l'invention de sports « blancs » (sports de l'extrême comme le *snow-board* ou le *Base-Jump*) (25) participerait d'un nouvel ethos sportif américain caractéristique de la période post-11 septembre, où les différences raciales seraient gommées et rassemblées autour de la figure de l'athlète blanc, travailleur (Agassi), courageux (Armstrong) et inventif (adepte de sports extrêmes). L'analyse de la réception médiatique du joueur de tennis André Agassi semble conforter la thèse. D'abord présenté comme le « *fabulous youth* » (joueur immensément talentueux) à la fin des années 1980, Agassi devient dans les années 1990 l'incarnation de la « génération X slacker » (jeunes désœuvrés, tatoués et portant des piercings, sans grande motivation pour réussir dans la vie). À partir de la fin des années 1990, le joueur de tennis André Agassi devient – grâce à ses nombreuses victoires en Grand Chelem à un âge avancé – le « sauveur des États-Unis », patriote, bon père de famille, s'entraînant d'arrache-pied pour lutter contre son surpoids et revenu par la bande lors d'un come-back épique (26) (Kusz, 2007, pp. 27-41).

(25) Le *Base-Jump*, acronyme pour *Building antenna span earth-Jump*, est un sport où l'on se jette en parachute depuis le haut d'un édifice, d'une tour ou d'un immeuble très élevé.

(26) Retombé à la 141^e place dans le

classement ATP, Agassi décide de refuser les invitations aux tournois du Grand Chelem et de gagner des points dans des tournois régionaux de seconde zone.

La thèse paraît intéressante. Est-elle pertinente ? Plusieurs constats et critiques de ce livre viennent apporter la preuve que l'auteur se fourvoie. D'abord, si le constat d'une présence massive des athlètes noirs dans les deux sports majeurs que sont le basket-ball et le football est indiscutable, leur visibilité dans les deux autres sports majeurs américains est soit faible (hockey : 0,5 %) soit en décroissance (base-ball : de 13 % dans les années 1990 à 8,5 % en 2006).

Ensuite, l'expression choc de « révolte de l'athlète blanc », faite pour attirer l'attention du lecteur potentiel, rend mal compte de la thèse de l'auteur. Jamais ce dernier n'affirme que des athlètes blancs se sont publiquement exprimés ou ont mis leur performance sous le sceau d'une telle revanche athlétique blanche. Les deux cas analysés (le sprinter Kevin Little et le *quarterback* [27] Brent Barry), s'ils font part d'un certain malaise de se trouver en situation minoritaire dans leur sport, ne mettent jamais en avant des considérations en termes de revanche raciale pour expliquer leurs performances et leur investissement sportif. Surtout, le titre, décalque grossier de celui de Harry Edwards (28), induit le lecteur en erreur, lui donnant l'impression d'osciller entre la présentation de faits sociaux et la dénonciation politique de la reprise en main médiatique post-11 septembre.

Une autre critique consiste à pointer les surinterprétations de l'ouvrage. Par exemple, André Agassi et Lance Armstrong sont présentés comme des sportifs blancs dont la mise en scène médiatique leur subordonne des Noirs ou des gens de couleur. Kusz rend ainsi compte d'une scène où le cycliste Lance Armstrong rencontre le golfeur Tiger Woods et interprète l'admiration exprimée par ce dernier comme une déférence frayant avec de la violence symbolique raciale. Or, plus loin, Kusz montre que l'engouement qui a entouré Armstrong suite à ses multiples victoires dans le Tour de France a largement dépassé la communauté des sportifs de couleur célèbres. John Kerry vient ainsi rencontrer Armstrong en pleine campagne électorale et lui témoigner le même genre d'admiration (sur sa capacité à vaincre le cancer puis à devenir un grand champion) sans que cette entrevue soit interprétée par Kusz en termes de hiérarchie raciale ou de violence symbolique. On peut dresser le même constat de surinterprétation quant à une figure centrale pour la thèse de Kusz : celle du sportif effectuant son come-back. Kusz en vient à présenter le come-back (ou retour gagnant d'un sportif d'un âge avancé) comme un moment nécessaire de cette rédemption de l'homme blanc. Or, jamais les retours gagnants de sportifs noirs, médiatisés comme de véritables épopées (par exemple ceux du boxeur Evander Holyfield) ne sont convoqués

(27) Au football américain, le *quarterback* est le joueur de l'équipe attaquante qui reçoit le ballon suite au coup d'envoi et qui est chargé de l'envoyer à un partenaire pour faire progresser son équipe. Il s'agit donc d'un poste stratégique mêlant adresse (la passe doit être précise) et sens de la décision (le *quarterback* est soumis à la pression croissante des joueurs adverses qui

essaient de le plaquer).

(28) Harry Edwards, sociologue engagé dans la lutte contre la ségrégation dans le domaine sportif et qui se trouve à l'origine du geste de Tommie Smith et John Carlos sur le podium du 200 mètres aux Jeux olympiques de Mexico en 1968, a écrit un livre en 1970, *The revolt of the black athlete*.

pour une possible comparaison cherchant à trouver des différences. Kusz évacue ainsi la question essentielle : y a-t-il une médiatisation spécifique du retour gagnant du sportif blanc relativement au sportif noir ? Quand, dans de rares passages, Kusz compare le sort médiatique de deux sportifs de couleurs différentes, il ne convainc pas. Suffit-il par exemple de citer tel journaliste sportif qui présente l'épreuve vécue par le basketteur Michael Jordan comme moins éprouvante que celle par laquelle est passée Armstrong pour assener que la figure du sportif blanc est davantage valorisée dans les médias que celle du sportif noir ? Plus surprenant, il ne relie pas cette figure à celle de la *muscular christianity*. Il s'agit d'ailleurs d'un défaut réhhibitoire qui parcourt tout l'ouvrage. L'auteur convoque des exemples qui peuvent s'interpréter dans le sens de sa thèse mais aussi dans des cadres conceptuels complètement différents. Par exemple, il fait de l'essor récent des sports à risque le signe évident d'un recentrage des médias sur la figure du sportif blanc, alors que les concepts de *white trash* (29), de sports californiens (30) ou de *muscular christianity* semblaient être des catégories opératoires pour l'interprétation des sports extrêmes et auraient dû au moins être discutées.

La dernière critique concerne la façon d'argumenter et de soutenir une thèse. Kusz ne fait pas de différence entre un exemple et une preuve. Arc-bouté sur l'illustration de sa thèse énoncée d'emblée, l'auteur picore des éléments ici et là dans la presse. Le propos se compose ainsi d'un bric-à-brac d'exemples déconnectés les uns des autres. Faire coexister les éruptions d'un Rush Limbaugh, des analyses de film comme *Titanic* (31), des morceaux de musique rock (32), des comptes rendus de la victoire d'Armstrong sur son cancer avec ceux des efforts désespérés d'André Agassi pour lutter contre son penchant irréprouvable pour la *junk food* rend le propos plaisant. Mais il ne convainc pas pour autant qu'il existerait une révolte systématique, dans les médias, pour remettre l'athlète blanc sur son piédestal. Surtout quand il rassemble arbitrairement sports de l'extrême et tueries dans les lycées sous la bannière de la masculinité blanche menacée (Kusz, 2007, p. 68 et pp. 84-90).

Alors certes, on pourra défendre que la nature décousue du propos renvoie à la structure de l'ouvrage, qui s'apparente à un copier-coller d'articles précédents, où idées et exemples se répètent (33). Mais, finalement, le défaut majeur de ce livre consiste en l'inadéquation fondamentale entre la question posée (observe-t-on un changement d'attitude des médias quant à la figure de l'athlète blanc aux États-Unis depuis vingt ans ?) et la méthode employée (l'étude approfondie de cas à partir de l'exploitation d'un corpus biaisé

(29) Le *white trash* désigne une catégorie populaire pour évoquer la culture des pauvres blancs américains, habitant souvent les zones rurales du Sud (Wray et Newitz, 1997).

(30) Les sports californiens désignent ces sports à risque, souvent pratiqués en pleine nature, tels le deltaplane, l'escalade, le surf des mers ou des neiges, qui se sont développés dans les années 1950 en Californie (Guttman, 2004).

(31) Qui devient, par la magie d'une analyse

en deux lignes, le film où s'incarne en Leonardo DiCaprio le héros blanc issu de la pauvreté ! (Kusz, 2007, p. 88)

(32) Le morceau qu'il se propose d'analyser a été trouvé, comme il le dit lui-même, « en cherchant un fond musical pour écrire ce livre » (Kusz, 2007, p. 79-80).

(33) Des passages entiers reviennent exactement à l'identique d'un chapitre à l'autre (Kusz, 2007, pp. 68-69, pp. 85-85, et p. 87).

d'articles de presse et d'émissions de télévision). Par ailleurs, des questions préjudicielles essentielles à ce type d'enquête sont évacuées avant même d'être posées : l'enthousiasme pour le football et le basket a-t-il baissé ? Le joueur de base-ball David Ortiz ou le basketteur Paul Pierce, tous deux Noirs, sont-ils moins adulés ? *Fight-club* ou *Titanic* sont-ils perçus, par la population réelle, comme des films blancs ? La revue de presse ne remplace pas l'enquête de première main, surtout quand on se fixe un objectif aussi ambitieux que de décrire la requalification raciale des succès sportifs au cours des dernières décennies. Le fait de ne s'être appuyé sur aucune analyse systématique d'un corpus médiatique construit au travers d'un protocole scientifique rigoureux constitue une grave erreur méthodologique, d'autant plus affligeante que l'auteur soutient une thèse de nature systémique (l'évolution médiatique d'André Agassi correspond au succès des sports extrêmes, au script d'un film sur le *skate-board* [34], au 11 septembre, à la rédemption de Lance Armstrong) (35).

Analyser les recompositions de la relégation raciale à partir d'une activité ultra-capitaliste comme le sport professionnel de haut niveau constitue une bonne idée. Si cette dernière va de pair avec une démarche scientifique rigoureuse, comme dans le livre d'Earl Smith, on aboutit à un tableau stimulant où la description analytique des inégalités raciales dans le sport est expliquée par une théorie convaincante. En revanche, quand l'analyse néo-marxiste se contente de dénoncer, toute à son idéologie, un système sans se donner la peine d'enquêter, on aboutit à des impasses théoriques. C'est d'autant plus dommage que croiser sport et relations raciales peut constituer une voie féconde pour la recherche sur la stratification, comme *Playing with God* va l'illustrer.

Revisiter la stratification : classe, race, religion et immigration

La sociologie française a l'habitude de croiser sports et classes sociales, pour dégager des relations d'homologies entre certains groupes sociaux et certaines activités sportives (Bourdieu, 1979), ou certaines positions sur le terrain (Pociello, 1983). Le plus souvent, il s'agit d'une analyse assez statique. Les études se réclamant du structuralisme génétique bourdieusien sont paradoxalement peu nombreuses à s'intéresser aux origines des pratiques sportives. Et quand elles le font – voir DeFrance (1989) pour sa belle analyse – elles ne s'intéressent que très peu aux configurations sociales à la fois locales et raciales.

Au contraire, *Playing with God* est un ouvrage riche qui retrace les liens entre sport et religion d'un point de vue historique. La richesse des données

(34) Le film en question s'appelle *Dogtown and Z boys*.

(35) Il s'agit d'un défaut plus général, qui

concerne également le livre polémique de Brohm et Perelman (2006).

permet cependant d'entrevoir des applications très importantes pour les liens entre sport et race. D'une part, il propose une description analytique des conversions de sportifs suffisamment riche pour qu'un modèle explicatif plus général en soit dérivé. D'autre part, il permet de réétudier les processus de diffusion sportive et donc de voir comment des configurations sociales locales, mêlant de manière complexe les gradients de classe, race, religion et immigration constituent le substrat explicatif de l'émergence et de la diffusion d'une pratique sportive. C'est ce dernier point que je présente d'abord, en revenant à une publication datant de 2004, portant sur l'énigme du cricket et qui constitue le fondement théorique de ce type d'analyse.

L'énigme du cricket

L'article de Kaufman et Patterson (2005) constitue un modèle pour la sociologie historique et la diffusion des structures culturelles. Ils partent en effet du constat suivant : paradoxalement, le cricket – jeu anglais par excellence – ne s'est pas diffusé et implanté au Canada et aux États-Unis (36) mais dans d'autres colonies britanniques plus lointaines et plus exotiques. Un tel processus semble contrevenir à la théorie standard de la diffusion selon laquelle cette dernière est plus efficace s'il existe une congruence entre cultures émettrice et réceptrice et une homophilie sociale entre individus. L'explication retenue par les auteurs n'est ni la différence entre valeurs nationales, ni le climat, mais la configuration particulière de la stratification sociale et raciale locale.

Leur argumentation progresse ainsi : pour que la diffusion culturelle transnationale réussisse, il faut qu'une partie de la population indigène joue (adoption) et qu'une part encore plus importante (la plupart des strates sociales) s'y intéresse (acculturation), de manière à ce que l'importation coloniale devienne une part de l'histoire nationale dont on peut oublier l'origine (37). Théoriquement, il s'agit de passer en revue la transmission et la réinterprétation de l'innovation coloniale comme passe-temps national. Kaufman et Patterson insistent sur la variabilité des configurations socio-raciales en contexte colonial : « La forte identification du cricket avec l'impérialisme anglais le [rend] attractif à la fois pour ceux qui chérissaient la "mère patrie" et pour ceux qui souhaitaient le plus au monde la défaire symboliquement. » (Kaufman et Patterson, 2005, p. 105). Ainsi, tandis que dans certaines configurations (là où le peuplement « blanc » était important : Nouvelle-

(36) Le premier match international de cricket a pourtant lieu en 1844, justement entre les États-Unis et le Canada !

(37) On trouve de nombreux exemples de cette acculturation totale qui permet de se réapproprier une importation coloniale : le football des Brésiliens ou des Algériens en est un exemple. On assiste au classique effet d'hystérese où le sport en question persiste après le

départ des colons et devient une activité parfois plus investie par la ferveur populaire que dans l'ancienne métropole. Dans le cas du cricket, il est ainsi frappant d'observer combien les Indiens et Pakistanais, ainsi que les Britanniques d'origine indienne et pakistanaise sont beaucoup plus impliqués aujourd'hui, à tous les niveaux, dans une véritable passion pour ce sport (Williams, 2001).

Zélande [38], Australie, Afrique du Sud), le cricket fournissait l'occasion pour les locaux de prouver leur « *britishness* », dans d'autres, c'était l'occasion de battre les Anglais sur leur propre terrain. Le rôle des écoles britanniques dans ces colonies où le peuplement blanc anglais était très faible a été décisif. Ces écoles accueillait en effet beaucoup d'enfants indigènes qui y ont appris le cricket (Kaufman et Patterson, 2005, p. 92). Par exemple, l'un des batteurs les plus célèbres du cricket britannique, Ranjitsinhji, était un Indien qui a appris le cricket à Rajkmar College avant de jouer pour l'université de Cambridge et de faire une carrière professionnelle en Grande-Bretagne. De même, en Afrique du Sud, les non-Blancs étaient encouragés à pratiquer le cricket, sur une base ségréguée. Par ailleurs, les élites coloniales et colonisées se sont investies dans ces colonies asiatiques (par exemple en Inde) (39) pour que le cricket se développe.

Enfin, la nature du cricket explique cette diffusion paradoxale. Le cricket est en effet un sport de plein air sans contact. Sans contact, ce qui autorisait les Anglais à jouer avec les indigènes et les indigènes entre eux (des matchs intercastes ont été observés en Inde) : « Le jeu interracial était permmissible pour autant qu'il n'impliquait pas de contact proche, comme pour le cricket. » (Kaufman et Patterson, 2005, p. 93). Enfin, sport de plein air, le cricket permettait aux vainqueurs de triompher devant une large assistance.

Les raisons pour lesquelles le cricket a échoué aux États-Unis (40) et au Canada sont les suivantes. L'innovation que constituait le cricket a été capturée par une élite qui ne l'a pas diffusée à la population, à cause de la fluidité de la structure sociale caractéristique de ces sociétés. En effet, quand les opportunités économiques sont plus équitablement distribuées, les élites tendent à restreindre l'égal accès aux opportunités culturelles, comme le montre le goût des Bostoniens du XIX^e siècle pour l'art, la musique et le théâtre européens. Par ailleurs, l'activisme dans ces pays d'entrepreneurs agressifs (*league owners*) qui lancent le base-ball et le football pour supplanter le soccer et le cricket a étouffé les perspectives commerciales de ce dernier. Pour qu'un sport s'ancre, il faut en effet des événements réguliers, médiatisés, entre équipes talentueuses (Markovitz et Hellerman, 2001). Au contraire, c'est la rigidité des structures sociales des autres pays qui explique que les élites coloniales et colonisées aient accepté de jouer avec les indigènes.

Bien sûr, des analyses plus ou moins similaires avaient été proposées pour expliquer la diffusion de certains sports. Par exemple, le rugby s'est diffusé et solidement implanté dans le Sud-Ouest de la France plutôt que dans le Nord (plus proche géographiquement de l'Angleterre, selon l'argument tardien

(38) Par exemple, le cricket n'a connu aucun succès auprès de la population Maori en Nouvelle-Zélande.

(39) Le gouverneur Lord Harris, gouverneur de Bombay entre 1890 et 1895, promeut ainsi vigoureusement les tournois entre équipes

britanniques et indiennes.

(40) La seule région américaine où le cricket s'est bien implanté et perdure jusqu'à aujourd'hui est la région de Philadelphie, pour des raisons non présentées ici.

d'une diffusion par imitation), pour des raisons liées à l'encadrement laïc et catholique (41). Ce rôle de la stratification sociale quant à la diffusion des sports, analysée dans une perspective plus wébérienne que marxiste en ce qu'elle mêle finement les aspects de classe, de statut et de prestige, peut être approfondi par l'ajout d'une autre dimension, la religion, ce à quoi s'emploie *Playing with God*.

La dignité raciale : ascèse et conversion religieuses

Comment rendre compte de deux faits sociaux apparemment disjoints mais qui constituent le propos général de la dernière partie du livre de Baker, à savoir, dans le contexte américain, le lien qui semble consubstantiel entre sport de haut niveau et phénomène évangélique d'une part, et la conversion à l'islam de jeunes sportifs noirs professionnels d'autre part ? Dans les faits, de nombreux sportifs américains professionnels sont soit des *born-again*, soit des convertis.

Nation of Islam est fondé au début des années 1930 à Détroit par le prophète autoproclamé Elijah Muhammad. L'adoption de l'islam dans un contexte de tensions raciales très fortes (émeutes, lynchages dans les villes du Nord) répond au credo suivant : les Noirs doivent être fiers (*racial pride and dignity*) et supérieurs (haine des Blancs et séparatisme racial). Les deux premiers convertis dans le monde du sport sont des assistants de boxeurs noirs professionnels (Walter Youngblood et Booker Johnson). Ce mouvement connaît un tournant spectaculaire avec la conversion du boxeur Cassius Clay, rendue publique en 1964 lors de la conférence de presse qui suit sa victoire contre Sonny Liston dans le championnat du monde des poids lourds. Baker propose d'autres exemples de conversions parmi les sportifs de haut niveau (Kareem Abdul-Jabbar notamment). Il faut noter dès à présent deux faits. D'abord, ces conversions ont souvent lieu lors de l'adolescence et précèdent une carrière professionnelle réussie. Ensuite, l'islam pratiqué par ces sportifs est très orthodoxe quant aux respects des interdits, ce qui peut sembler, de prime abord, contradictoire avec la recherche de la performance sportive.

On observe un mouvement parallèle et contemporain pour ce qui est du prosélytisme évangélique avec la transformation, surtout dans le Sud au cours des années 1960, de la *muscular Christianity* en une « *sportianity* » (42). On y trouve un mélange de piété fervente et de recherche effrénée de la performance, comme l'illustre les cas du boxeur Georges Foreman (43) ou de Barry

(41) Dans les années 1900, on assiste en France à la lutte d'influence entre instituteurs laïcs et notables radicaux du Midi d'une part, qui travaillent à la diffusion du rugby (par exemple, en 1888, le docteur Tissier fonde la Ligue girondine d'éducation physique), et la FGSPF (Fédération gymnastique et sportive des patronages de France) et, d'autre part, un patronage catholique qui s'évertue par ailleurs à la création

de clubs de football et de basket-ball (Defrance, 2000).

(42) Terme forgé en 1976 par Frank Deford, journaliste du *Sports Illustrated*.

(43) George Foreman, autre évangélique *born-again*, qui entreprend une carrière de pasteur avant d'effectuer un come-back spectaculaire dans les années 1980.

Bonds. Bonds est un joueur noir de base-ball qui bat en 2006 le record historique de Babe Ruth (714 *home runs*). Pour chaque réalisation le rapprochant du record, il adresse des signes à Dieu. Quand les journalistes l'ont interrogé sur sa spectaculaire fin de carrière pour un quadragénaire (46 ans en 2007 lors de sa retraite) – caractérisée par un incroyable épaissement musculaire et développement de force à partir de l'âge de 36 ans qui laissait croire qu'il prenait des produits dopants –, il eut cette réponse : « Il y a des choses que je ne comprends pas pour le moment. Appelez Dieu et demandez-lui. »

On pourrait penser que ces deux phénomènes, conversion à l'islam et renaissance évangélique, n'ont rien à voir et s'instituent comme leur exact contraire. Différents événements médiatiques semblent indiquer que les sportifs se sont livrés, sur la scène américaine, à une guerre sainte en miniature. Un seul exemple : le combat de boxe entre Mike Tyson (converti à l'islam après un séjour en prison dans les années 1990) et Evander Holyfield (un *born-again* véhément). Relayé par la machine médiatique, l'affrontement a été perçu comme l'affrontement de deux religions, surtout après la victoire de Holyfield, qu'il a savourée comme celle du seul vrai Dieu (« *My God is the only true God* »).

Pour comprendre ce rapprochement, il faut présenter également les cas de provocateurs recensés par Baker. Le cas de Jack Johnson, ce boxeur noir atypique, a déjà été évoqué. Mais de tels exemples sont légion : Mohammed Ali, John Carlos et Tommie Smith levant leurs poings gantés de noir sur le podium du 200 mètres aux Jeux olympiques de Mexico, ou encore Mahmud Abdul-Rauf, joueur de football américain qui refuse en 1996 d'assister aux hymnes nationaux américains et canadiens qui précèdent une rencontre. Earl Smith présente le cas de Terrell Owens et ses frasques : joueur de football américain qui avait pris l'habitude de signer le ballon après un *touch down* et de l'envoyer dans les tribunes, il est suspendu pour ses frasques et singeries, et en profite pour tourner une publicité extrêmement controversée avec Nicolette Sheridan nue (Smith, 2007, pp. 200-201). Un autre cas est intéressant à analyser, celui d'Amadou Fall, boxeur sénégalais contemporain de Georges Carpentier, très talentueux mais tombé dans l'oubli. Surnommé *Battling Sicki*, Fall bat Carpentier en 1922. Surtout, sa carrière en France est marquée par ses frasques et provocations : « Il arpentait les rues de Paris avec un lion en laisse. Il adorait les boissons alcoolisées, les vêtements voyants et les femmes blanches. » (Guttman, 2004). Tous ces sportifs noirs illustrent le concept avancé par Earl Smith de syndrome de l'ego sportif surdimensionné qui cherche à faire de chaque partie et de leur vie privée un spectacle personnel. Or, cette tendance à la provocation peut également s'interpréter comme la recherche d'une reconnaissance sociale pour des individus en situation de minorité raciale. Le cas de Mohammed Ali est à cet égard exemplaire : comment comprendre cette réunion d'une pratique religieuse privée très orthodoxe et ses multiples provocations publiques sur le ring et en dehors ? William Baker ne propose pas d'explication, alors que presque tous les cas de convertis ou de *born-again* qu'il présente sont des sportifs noirs américains. Une piste pourrait être la structure socio-raciale. Elle expliquerait que les

individus minoritaires se sentant racialement opprimés cherchent tant dans l'ascèse religieuse que dans la provocation médiatique une forme de reconnaissance. Dans sa célèbre critique de Nietzsche, Max Weber montre que l'orthodoxie religieuse est l'apanage des situations racialement minoritaires. Souvent, l'opinion publique retient des conversions (à l'islam ou au christianisme évangélique) une motivation psychologique : l'identité fragile et mal assurée de ces personnes les pousserait vers une foi stabilisatrice. C'est la thèse de Nietzsche dans *Généalogie de la morale* : les convertis et les orthodoxes sont des frustrés. Pour Weber, il n'en est rien, ce sont des minoritaires, désignés racialement comme inférieurs, qui cherchent dans la pratique orthodoxe non pas une stabilisation psychologique mais une reconnaissance symbolique, un sens de la dignité. Il ne s'agit que d'une suggestion, formulée à partir de la lecture d'exemples différents, et qui appelle une vérification empirique.

L'étude des configurations sociales locales

Dans ses chapitres centraux, *Playing with God* s'intéresse à la façon dont la stratification sociale locale a eu, aux États-Unis, une influence sur la diffusion des sports. L'immigration et l'affirmation religieuse des groupes de migrants bouleversent le paysage de nombreuses régions à partir de la fin du XIX^e siècle (Baker, 2007, pp. 154-155).

Les immigrants européens importent avec eux le *continental Sunday*, qui consiste en un repos dominical où les activités spirituelles se mêlent aux activités physiques de la communauté paysanne traditionnelle rassemblée (après la messe le matin, on danse et on chante, bref on se défoule l'après-midi). Cette conception et cette pratique s'opposent nettement au dimanche des « Anglois » (le dimanche est le jour du Seigneur seulement). Existente ainsi depuis le XVIII^e siècle, à l'instigation de ces derniers, des lois prohibitives (les *Blue laws*) qui interdisent toute activité commerciale ou ludique le dimanche (44). Dès lors, les WASPs se mobilisent fortement pour faire respecter scrupuleusement ces lois tandis que les immigrants européens tentent d'obtenir leur abolition. Trois éléments explicatifs complémentaires sont mobilisés par Baker pour expliquer le retrait progressif de ces lois.

D'abord, l'argument démographique jouait un rôle très fort. Par exemple, en 1925, dans les quatre États américains sans prohibition du sport le dimanche, 25 % de leur population en moyenne était née à l'étranger. Au contraire, dans les dix-huit États aux lois les plus restrictives, 92 % de la population était composée d'Américains nés aux États-Unis (entre ces deux situations, huit États, dont 14 % de la population était née à l'étranger, avaient des lois restrictives assez faibles).

(44) Certaines de ces *Blue laws* existent toujours, notamment dans le Massachusetts et les États du Sud.

Ensuite, la stratification sociale et raciale infralocale dépendait des configurations économiques particulières. Par exemple, les immigrés allemands dominaient démographiquement la population de Milwaukee (Wisconsin). Des rencontres sportives étaient donc organisées à Milwaukee le dimanche après-midi, tandis que les districts alentours maintenaient une stricte prohibition. On observait une situation inverse en Pennsylvanie : les immigrations polonaises, lituaniennes et italiennes avaient peuplé les districts miniers. Le sport le dimanche était donc l'apanage des districts ruraux et il fallut attendre bien longtemps avant que l'interdiction ne soit levée à Philadelphie et Pittsburgh. Finalement, les *Blue laws* disparaissent progressivement pour des raisons commerciales. En effet, dans le cadre de la concurrence acharnée que se livraient les ligues, franchises et autres entreprises sportives pendant la période 1870-1930, le dimanche disposait d'un avantage comparatif certain. L'exemple du football le montre clairement (Markovitz et Hellerman, 2001, p. 62). En 1876, deux entrepreneurs sportifs, Hubert et Albert Spalding, fondent la *National league of professional football teams*. Cette ligue interdit les matchs le dimanche et propose une entrée payante à 50 cents par spectateur. L'année suivante, se crée l'*American association*, qui baisse les tarifs à 25 cents, planifie les matchs le dimanche et propose alcools (bière) et nourriture (saucisses), concept qui rencontre un très fort succès auprès de la communauté germanique immigrée.

L'importation du *continental Sunday* constitue un exemple intéressant en ce qu'il montre que des configurations sociales locales sont à l'origine de l'adoption ou du rejet de ces lois prohibitives. Développer de telles analyses nécessite une enquête historique de qualité, car la stratification en question d'une part varie dans l'espace, et d'autre part mêle finement des considérations de classe, de race, d'immigration et d'appartenance religieuse. En effet, les défenseurs les plus acharnés des *Blue laws* étaient les notables protestants, capables de s'offrir des loisirs sportifs en semaine, tandis que les immigrants européens ne pouvaient pratiquer que le dimanche, après une rude semaine de travail. Au niveau local, ce sont donc paradoxalement les catholiques qui se sont le plus fortement engagés dans cette politique d'abolition des *Blue laws*, les prêtres traitant leurs homologues protestants de pharisiens dans leur volonté farouche de conserver le repos dominical dans une éternité orthodoxe.

Baker propose également une analyse stimulante du rapport de la communauté juive américaine aux différents sports. Il décrit précisément comment se montent des organisations confessionnelles (Baker, 2007, pp. 175-177). La *Catholic youth association* constitue la réponse catholique aux *YMCA* et *YWCA* (protestants). En 1854 est fondée à Baltimore la *Young men Hebrew's association*. Le cas du sport juif américain est intéressant à analyser en ce que les dimensions raciales et religieuses sont mêlées quant au double enjeu de cette association, qui consiste en un support financier pour la communauté et permet aux Juifs américains de se montrer en tant que groupe. S'il y eut quelques réussites individuelles en football et en base-ball, les deux sports où les Juifs furent les plus performants sont le basket-ball et la boxe.

Les juifs américains dominent la boxe entre 1920 et 1939 (ils succèdent aux Irlandais). Le portrait de Benny Leonard permet de rendre compte de la théorie de Baker. Benny Leonard est l'un des plus grands champions de la boxe américaine : champion du monde des poids légers entre 1917 et 1925, il connaît 4 défaites pour 210 combats. Comme beaucoup de ses contemporains (45), Benny Leonard a changé de nom pour faire carrière dans la boxe (il s'appelait Leiner). Baker interprète ce changement de patronyme non pas comme une volonté farouche d'américanisation mais comme le seul moyen d'échapper au groupe familial (ce nom permettait en effet de s'engager dans une carrière reprobée par ses parents, mais de manière plus anonyme). Les souvenirs d'enfance de Benny Leonard sont également convoqués par Baker pour rendre compte de son talent. Ayant connu une enfance pauvre à New York, Benny raconte comment il se battait chaque jour contre des bandes d'Irlandais et d'Italiens. Baker fait ainsi de la boxe la chambre d'enregistrement des conflits raciaux entre jeunes : le fait de savoir se battre dans la rue expliquerait la qualité de ces boxeurs juifs (mais aussi italiens et irlandais). La boxe permet également une mesure des mérites comparés des différents groupes raciaux durant cette période (Benny Leonard est finalement défait en 1931 par Jimmy McLarnin).

Le sport juif s'intégrait également dans une vie communautaire plus large, comme le montre le cas du basket-ball. Sport « protestant » par excellence s'il en est (inventé en 1891 par un pasteur de YMCA, John Naismith), le basket-ball devient le sport de la communauté juive durant le premier tiers du XX^e siècle (avec de grands noms comme Barney Sedran ou Nat Holman). Par exemple, l'*Atlas club*, une équipe juive communautaire fondée à New Haven en 1906, invaincue lors de la saison 1919-1920, bat Yale en 1922 (42 à 22) devant 3 000 spectateurs. Cette réappropriation sportive communautaire s'explique par la nature de ce sport, sport de salle à l'origine, mais qui peut également se jouer dans la rue, ce qui convenait particulièrement à l'espace confiné du ghetto juif new-yorkais. Les parties de basket-ball s'inséraient parfaitement dans la vie communautaire. Ainsi une tradition se mit progressivement en place lors des vendredis soirs, celle du « *basketball-and-dance scene* », une fête communautaire où un bal était donné après une rencontre de basket-ball, dans une optique charitable (46). Ces réunions avaient l'avantage de réunir les générations mais heurtaient l'orthodoxie des parents.

L'interprétation du sport juif américain est dans l'ensemble pertinente mais présente quelques faiblesses. D'abord, l'argumentation n'est pas toujours convaincante. Ainsi, « au travers du sport, les jeunes – selon lui – pouvaient démentir le stéréotype des Juifs comme nouveaux arrivants faibles physiquement, plus concernés par la recherche intellectuelle et spirituelle caractéristique de l'Ancien Monde plutôt que par la compétition du Nouveau Monde » (Baker, 2007, p. 181). Baker ne justifie jamais ce propos. Le seul exemple qui

(45) Voir par exemple Barney Ross, juif américain comme lui, champion du monde des poids légers, qui s'appelait Rasofsky.

(46) Par exemple, l'équipe juive de Brooklyn crée le *Matzoh fund* pour aider les nécessiteux de Brownsville.

viennaise à l'appui de cette thèse est la fondation de *Brandeis university* (Waltham, Massachusetts). Effectivement, son premier président, Abram Sachar, a fortement mis l'accent sur les installations sportives et sur le football comme sport juif américain par excellence. Mais *Brandeis* est fondée en 1948, quand le gros de l'immigration juive est arrivé. Enfin, Baker sur-interprète parfois son matériau. Ainsi pour rendre compte du moins grand nombre de sportifs juifs américains célèbres après la Seconde Guerre mondiale (la joueuse de basket Nancy Lieberman ou le nageur Mark Spitz), il convoque un modèle classique d'opportunités socio-économiques (Beaud et Noiriel, 1990), selon lequel les juifs américains, plus riches et mieux éduqués, envisagent d'autres carrières pour leurs enfants et ont les moyens d'y parvenir. En revanche, il ajoute une explication psychologisante, étayée par aucun fait précis, selon laquelle le soldat israélien aurait remplacé le boxeur juif dans l'imaginaire de cette communauté. Il s'agit d'un défaut qui repose sur un postulat fort et plus général, posé d'entrée dans le livre, sans qu'il soit justifié, selon lequel « le sport de compétition est devenu un substitut du travail physique pénible, de la conquête de la frontière, des guerres et de la mesure de la virilité » (Baker, 2007, p. 4).

En dépit de ces quelques faiblesses, *Playing with God* est un ouvrage important, qui offre une documentation conséquente sur les rapports entre religion et sport aux États-Unis.

*
* *

Les publications analysées précédemment constituent une avancée certaine pour la sociologie du sport. Surtout, elles défrichent de nouvelles perspectives de recherches, stimulantes tant au niveau épistémologique (on a là un bel exemple d'interdisciplinarité entre sociologie et histoire sociale) que méthodologique (les biographies de sportifs peuvent se marier harmonieusement avec des analyses plus macrosociologiques).

L'analyse de la relégation raciale et de ses avatars dans le cadre d'une sociologie historique, la vision du sport moderne comme un système hautement capitaliste, l'étude minutieuse du rôle de la stratification socio-raciale pour envisager la diffusion d'innovations sportives et de l'adoption de certaines pratiques publiques spectaculaires : tous ces éléments convergent pour offrir un agenda de recherche cohérent pour l'étude en Europe et en France de tels faits sociaux.

Leur mise en œuvre permettra sans aucun doute d'éclairer l'actualité raciale du sport (match France/Algérie, polémique sur les joueurs noirs de l'équipe de France, bagarres et violences « raciales » sur les terrains le dimanche matin dans le championnat district) d'une autre lumière que les analyses à l'emporte-pièce de controverses publiques, illustrées de propos

journalistiques picorés dans la presse sans canevas méthodologique pour assurer leur pouvoir explicatif.

Alexis TRÉMOULINAS

Sociology Department – Harvard University
33, Kirkland Street
Cambridge 02138 (MA) – États-Unis

atremoul@wjh.harvard.edu

Observatoire Sociologique du Changement (OSC) – IEP-CNRS
27, rue Saint-Guillaume
75 337 Paris cedex 07

alexis.tremoulinas@sciences-po.org

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Andrews D.**, 2006. – *Sport-commerce-culture. Essays on sport in late capitalist America*, New York, Peter Lang.
- Baker W. J.**, 2007. – *Playing with God. Religion and modern sport*, Cambridge (Mas), Harvard University Press.
- Beaud S., Noiriel G.**, 1990. – « L'immigration dans le football », *Vingtième siècle*, 26, pp. 83-96.
- Belbahri A.**, 1987. – *Immigration et situations postcoloniales. Le cas des Maghrébins en France*, Paris, L'Harmattan.
- Bernstein M.**, 2001. – *Football: the ivy league origins of an American obsession*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Bourdieu P.**, 1979. – *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Éditions de Minuit.
- Brohm J.-M., Perelman M.**, 2006. – *Le football, une peste émotionnelle*, Paris, Gallimard.
- Carroll J. M.**, 2004. – « Fritz Pollard and integration in early professional football » dans **C. K. Ross**, *Race and sport. The struggle for equality on and off the field*, Jackson, The University Press of Mississippi, pp. 3-25.
- Combemale P.**, 2006 – *Introduction à Marx*, Paris, La Découverte.
- Defrance J.**, 1989. – « Un schisme sportif. Clivages structurels, scissions et oppositions dans les sports athlétiques, 1960-1980 », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 79, pp. 76-91.
— 2000. – *Sociologie du sport*, Paris, La Découverte.
- Durkheim É.**, 1894-1895. – *Les règles de la méthode sociologique*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Edwards H.**, 1973. – *Sociology of sport*, Homewood (Ill), Dorsey Press.
- Fassin D., Fassin É.** (dirs.), 2006. – *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, Paris, La Découverte.
- Guttman A.**, 1995. – « Amères victoires : les sportifs noirs et le rêve américain de mobilité sociale », *Terrain*, 25, pp. 25-36.
— 2004. – *Sports. The first five millennia*, Amherst (Mas), University of Massachusetts Press.
— 2006. – *Du rituel au record : la nature des sports modernes*, Paris, L'Harmattan (Espaces et temps du sport) [éd. orig. : *From ritual to record. The nature of modern sports*, New York Columbia University Press, 1978].

- Henderson E. B.**, 1939. – *The Negro in sport*, Washington (DC), Associated Publishers.
- Kaufman J., Patterson O.**, 2005. – « Cross-national cultural diffusion : the global spread of cricket », *American sociological review*, 70, 1, pp. 82-110.
- Kusz K.**, 2007. – *Revolt of the white athlete. Race, media and the emergence of extreme athletes in America*, New York, Peter Lang.
- Leite Lopes J. S., Maresca S.**, 1989 – « La disparition de la joie du peuple : notes sur la mort d'un joueur de football », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 79, pp. 21-36.
- Lomax M.**, 2004. – « Major league baseball's separate-and-unequal doctrine : the African American and Latino experience in spring training, 1946-1961 » dans **C. K. Ross** (ed.), *Race and sport. The struggle for equality on and off the field*, Jackson, The University Press of Mississippi, pp. 59-94.
- Markovitz A. S., Hellerman S. L.**, 2001. – *Offside. Soccer and American exceptionalism*, Princeton (NJ), Princeton University Press.
- McDevitt P. F.**, 2004. – *May the best man win. Sport, masculinity, and nationalism in Great Britain and the Empire, 1880-1935*, New York, Palgrave MacMilan.
- Miller P.**, 2004. – « Muscular assimilationism : sport and the paradoxes of racial reform » dans **C. K. Ross** (ed.), *Race and sport. The struggle for equality on and off the field*, Jackson, The University Press of Mississippi, pp. 146-182.
- Mucchielli L.**, 1998. – *La découverte du social. Naissance de la sociologie en France (1870-1914)*, Paris, La Découverte.
- Parlebas P.**, 1986. – *Éléments de sociologie sportive*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Pociello C.**, 1983. – *Le rugby ou la guerre des styles*, Paris, Métailié.
- Ross C. K.** (ed.), 2004. – *Race and sport. The struggle for equality on and off the field*, Jackson, The University Press of Mississippi.
- Shropshire K. L.**, 1996. – *In black and white. Race and sports in America*, New York, New York University Press.
- Smith E.**, 2007. – *Race, sport and the American dream*, Durham (NC), Carolina Academic Press.
- Williams J.**, 2001. – *Cricket and race*, Oxford, Berg.
- Wray M., Newitz A.** (eds.), 1997. – *White trash : race and class in America*, New York, Routledge.